

Maudit sois-tu, artiste !

Pour C.B dont la rencontre avec Stani fut assez profonde, et réciproque, pour que je puisse faire d'elle la messagère de ce courrier.

la vie humaine est impossible\_  
Simone Weil

Très cher Stani,

Il pourra paraître un peu bizarre que je t'écrive une lettre alors que je n'ai nulle idée de là où tu es maintenant, ou seulement une si petite, profonde et intime qu'elle en est inexprimable. Mais si, quand même, il y a un point où je suis sûr que tu es, présent et vivant, et où je puis adresser ce courrier en poste pour toujours restante, c'est dans le cœur battant de tous ceux qui t'ont connu, puis dans celui de ceux, bien plus nombreux, qui ont connu et aimé ton œuvre, en ont été à jamais ébranlés, enfin dans celui de ceux, infiniment plus innombrables, qui vont avoir, à l'occasion de cette exposition et de toutes les suivantes, la commotionnante chance de la découvrir, comme on aborde une terre à la fois terrible et sublime, en même temps lointaine et familière.

Il est aussi singulier, presque gênant, j'en ai conscience, que cette préface, par nature destinée au plus grand nombre, prenne la forme d'une lettre que je t'adresse personnellement ; Mais c'est ainsi et je sais que ta très grande générosité donnera permission à tous de la lire par-dessus ton invisible épaule. Car sitôt que ce texte, le quatrième, je crois, que je te consacre, et le premier depuis ton éloignement, m'a été fécondé par la commande qui m'en a été faite, j'ai senti qu'il se présentait ainsi, sous cette forme de missive, en somme qu'il m'était maintenant impossible de parler de toi sans parler à toi. Et je ne suis pas, loin s'en faut, le seul dans ce cas, comme le montrent nombre d'écrits, souvent très beaux et forts, envoyés sur le site internet qui t'a été largement consacré très tôt après le congé que tu as pris de ce monde. C'est que tous ceux qui ont connu l'expérience de te rencontrer en ont été atteints jusqu'au tréfonds de leur moelle. Tu faisais - tu fais toujours, par ton œuvre - partie du petit nombre de ces êtres qui se donnent si totalement et immédiatement qu'il n'y a avec eux de rapports possibles qu'intimes. Ou alors rien ...la fuite en courant. Difficile donc à qui t'as connu de discourir doctement et objectivement de toi et de ton travail. Rien à faire, même dans un catalogue muséal ; il faut violer les règles du genre, il faut dire je, dire tu, dire nous, se mouiller, s'exposer devant ton exposition, se dénuder devant la nudité de ton monde si terriblement et magnifiquement impudique. Dans l'orgie prodigieuse, au sens le plus sacré et le plus dionysiaque du terme, où tu nous convies, il faut impérativement participer, sous peine de n'y être qu'un misérable voyeur, c'est à dire, l'exact contraire de *ce* que tu étais et voulais faire de quiconque croisait tes œuvres, un voyant.

Alors j'y vais, je me lance, et je vais te dire quelque chose que je ne t'ai jamais dit, d'abord parce que ça t'aurait fait rire ou mettre en colère, ensuite parce que ça n'aurait pas été un service à te rendre, enfin parce que jusqu'au terme de ta vie je ne pouvais en être totalement sûr. Mais comment dire cela ? Voici. Il y a un journaliste, assez célèbre, qui vient d'écrire ses mémoires sous le titre : J'ai connu toutes sortes de gens. Ça m'agace un peu parce que c'est un bon titre, par sa simplicité, que j'aurais peut-être bien voulu prendre un jour. Car moi aussi, en fin de compte, après un demi-siècle à me promener sur notre petite boule, je pourrais bien condenser le meilleur de mon existence sous cet intitulé. Oui, j'ai connu, je dis bien connu et pas seulement croisé, quelques spécimens d'humains, dont mon enfance avait rêvé dans des livres qui, presque tous, les disaient, pour certains inaccessibles, pour d'autres même,

complètement disparus. Pour faire bref, j'ai connu une bonne dizaine de vrais fous, inquiétants et passionnants, quatre ou cinq génies, au moins trois saints, dont l'un est en cours de béatification, quelques cannibales qui, certes, avaient cessé de l'être, mais pas depuis assez longtemps pour avoir oublié la saveur, disaient-ils, exquise et porcine, de la chair humaine, et puis même des gens qui aujourd'hui encore, au bout du monde, élèvent encore des menhirs et dolmens de plusieurs tonnes, et puis enfin, mais là je croyais vraiment l'espèce disparue, un artiste maudit. Toi. Et je l'ai vu / su tout de suite, en 1984 je crois, dès que j'ai aperçu quelques unes de tes toiles, chez les Vanuxem, peu avant ta première exposition en leur galerie, avant de t'avoir rencontré, avant de savoir que tu vivais depuis des années cloué sur ton fauteuil à roulettes, avant de connaître quoique ce soit d'autre sur toi et sur ton existence que ces quelques peintures hurlantes, acides, profondément et durablement secouantes. Il me faut maintenant te dire qu'un des tous premiers livres que j'aie jamais lu sur l'art, vers 13 ou 14 ans, s'appelait "la nuit aussi est un soleil". Sous ce titre splendide, l'auteur, Pierre Cabannes, crois-je me souvenir, avait réuni une dizaine de petites biographies d'artistes foudroyés par leur œuvre, sans doute même électrocutés de naissance, de Goya à Nicolas de Staël, en passant par Van Gogh, Gauguin, Lautrec, Pascin, ton très aimé Soutine, et quelques autres. Sitôt lu, et souvent relu (hélas depuis longtemps perdu, et je ne sais même pas s'il a été réédité, mais si tel est le cas je le recommande vraiment), ce livre m'a profondément et durablement marqué.

( C'est drôle mais au moment précis où je t'écris ces lignes sur "La nuit aussi est un soleil", la radio que j'écoute diffuse "La nuit transfigurée" de Schoenberg, dont le titre original est "Die Verklarte Nacht", soit, littéralement, "la nuit suréclairée", ou même "transéclairée". Nous n'avons que très peu parlé de musique et je ne sais donc pas si tu connaissais cette pièce. Mais je suis certain que si tel a été le cas, tu as dû beaucoup l'aimer, tant il y a en elle une implacable tension, sans cesse montant jusqu'au presque insoutenable, qui est complètement fraternelle à celle de ton œuvre). Ce livre donc, pour en revenir à lui, m'a assez tôt révélé que l'art, contrairement, à ce qu'on m'avait jusqu'alors laissé entendre, n'était pas une petite activité d'agrément destiné à enjoliver l'existence et décorer les appartements mais une toute autre affaire, autrement grave, vitale, souvent tragique au sens propre du terme, rien moins qu'un véritable sentier de la guerre où s'engager pour aller tenter de dérober, à tout prix, un peu de leur feu aux dieux, un peu de sa lumière à l'Absolu. Il m'apprenait aussi que certains, par là-même les plus grands, mais en s'y brûlant les plumes de leur âme, jusqu'à tout y laisser, même leur vie, souvent très vite... D'emblée ces êtres, qui avaient si prodigieusement tout raté, sauf l'essentiel, me devinrent des héros, m'apparurent, à coup sûr immodestement et surtout dangereusement, comme substantiellement fraternels. Au moins rêvais-je d'avoir un jour le privilège de croiser dans ma vie quelqu'un ayant une telle intensité de regard et de cri. Mais malheureusement s'il m'en souvient bien, l'auteur semblait dire en sa conclusion, que le moule était cassé, que la notion même d'artiste maudit était intrinsèquement liée à celle de romantisme, qu'en somme cette approche quasi mystique de la création, poussant la quête artistique jusqu'à l'oblation du martyr, ne survivrait certainement pas au matérialisme généralisé de cette seconde moitié du vingtième siècle. Je ne pouvais que lui donner raison, tout en espérant, en mon profond, qu'il ait tort. Et puis donc, un beau jour de 1984, nous nous sommes rencontrés, et je t'ai tout de suite reconnu comme étant de la famille.

Entre temps, j'avais quand même pas mal réfléchi à la question, en concluant qu'il y avait encore, qu'il y aurait toujours, nécessairement, des poètes, musiciens, peintres, etc, maudits, même si on ne les nommerait plus ainsi, ne serait-ce que pour une basse question de mode et surtout parce que l'idée de malédiction ne signifiait rien en des temps si profanes. Pour tenter de m'expliquer succinctement, voici ce que je puis dire.

A mon sens le type "artiste maudit", pas plus que celui de bourgeois qui est exactement

l'autre polarité de la même boussole, ne sont pas des catégories de nature socio-économiques.

Pour moi, et après Léon Bloy, Unamuno ou Berdiaev, le bourgeois est de l'ordre du métaphysique et \_l'artiste - maudit\_ aussi, mais à l'exact opposé. Dans son incontournable livre *Le Sacré*, le grand phénoménologue des religions Rudolf Otto définit celui-ci par les deux émotions essentielles et antagonistes qu'il suscite quand on le rencontre:

Premièrement le "fascinans", ce qui nous attire irrésistiblement et superpuissamment par sa majesté magnificente, secondement, le "tremendum", ce qui nous fait trembler, cager dans nos frocs et puis fuir au plus loin, par sa terribilité, son essence formidable, au sens le plus fort du terme. Dans cette double contrainte, si forte et paradoxale, la plupart des êtres restent paralysés, tétanisés, cloués sur place, risquant parfois un timide pas en avant, sitôt suivi de deux ou trois en arrière, puis réessayant de se rapprocher un peu, et ainsi de suite dans une valse-hésitation qui durera et sera toute leur existence. Cela dit, il y a, au moins en théorie, mais aussi, bien que très rarement, dans les faits, deux attitudes extrêmes adoptées en présence de ce cela ce tout-autre le Sacré, qu'on peut aussi appeler Absolu, ce qui signifie la même chose avec seulement, peut-être, une connotation un peu moins directement religieuse. Ces deux attitudes extrêmes, au point d'en être presque idéales, sont celles : 1/ du bourgeois-pur, à qui l'Absolu fait absolument peur et horreur, et qui fera tout pour s'en éloigner aussi infiniment et définitivement que possible, et puis 2/ celle de l'artiste maudit, que l'Absolu fascine absolument et qui n'aura de cesse de, quelles qu'en soient les difficultés et les épreuves, s'en approcher toujours davantage, de pas en chute, comme le mulot des yeux du cobra, comme le papillon de la lampe, et bien au-delà du raisonnable, jusqu'à s'y totalement consumer.

Voici donc, cher Stani, ce que je pense être un artiste maudit, et pourquoi j'ai la profonde conviction d'en avoir rencontré un magnifique spécimen en ton incroyable personne et ton œuvre fulgurante. Ce n'est pas une question de maladie (surdité de Goya, nanisme de Lautrec, épilepsie de Dostoïevski, syphilis de Schubert et de tant d'autres, foutaises que tout cela), ni une affaire de dénuement économique (car quand même, si je ne me trompe, ni ton cher Soutine, ni Munch, ni Pollock, pour prendre un exemple plus récent, ni même toi, je crois, ne sont morts dans une totale misère), ni, encore moins, une tendance excessive à l'alcool, aux drogues, au sexe, même si toutes ces choses peuvent rentrer en ligne de compte, non ce n'est rien de tout cela qui suffit à frapper de malédiction un artiste. Ce n'est même pas sa petite enfance - à ma connaissance la tienne n'a été ni particulièrement facile, ni franchement malheureuse. Non, je crois que cela tient à un autre ordre, assez mystérieux, et qui nous l'est de plus en plus, qui n'est ni complètement génétique, ni totalement culturel, qui est sans doute une question d'élection, et qui fait que parfois un être humain naît autre, électrocuté, comme je l'écrivais plus haut, dès sa naissance si ce n'est même avant. Touché par la Grâce, dont a si bien parlé Simone Weil, qu'elle opposait à la non moins terrible pesanteur, et qui peut rendre quelques humains, dès leurs débuts, terriblement conscients que la vie humaine est impossible.

Et c'est cela que tu n'as cessé, d'un bout à l'autre de ta vie, de dire, de crier, d'écrire, de dessiner, de peindre. Je mets au défi tous les psy de la planète, freudiens, jungiens, lacaniens ou autres, d'allonger ton œuvre sur un divan et de l'interpréter à partir de ta myopathie ou des avatars de ta prime jeunesse. Cette œuvre convulsive - comme la beauté que souhaitait Breton - n'est aucunement accessible à une lecture psychologique, moins encore psychanalytique, mais seulement par une approche indissociablement esthétique et métaphysique. Tant pis si ça dérange presque tout le monde. Et même tant mieux, car il n'y a jamais eu d'importants sur cette planète que des gens qui dérangent tout le monde. Tu as été, tu es, tu demeureras, comme quelques très rares autres, et comme le Christ se disait être

dans les Evangiles, un signe de contradiction.

D'ailleurs, s'il me souvient bien de nos conversations, dont la dernière que j'avais enregistrée et que j'ai souvent réécoutée ces temps-ci, tu étais presque plus impitoyable que moi envers ces prétendus artistes autoproclamés, que tu appelais "artristes", qui occupent la scène de l'art contemporain international, sans jamais rien donner d'eux-mêmes, sinon de vagues idées, des concepts, de pauvres bribes sociopolitiques, et que des galeries multinationales vendent des milliers de dollars, alors que leurs débiles productions n'apporteront jamais à personne autre chose que quelques dollars de plus, c'est à dire ni conscience, ni connaissance, ni réconfort, ni amour, ni même perturbation salutaire, toutes choses qui sont quand même les objectifs essentiels de l'activité artistique, à mes yeux comme ils l'étaient aux tiens.

Oui, je viens bien d'écrire réconfort, et ton œuvre en apporte. Cela peut paraître, à première vue un peu étrange en ce qui concerne ton travail, de prime apparence inquiétant, déstabilisant, troublant, souvent même franchement sismique pour les terres de l'esprit. Mais, dans une lettre à Cerès Franco où tu tentais, comme toujours, de te dire, et au plus profond, tu te revendiquais comme "arrière-gardiste", bien sûr en opposition farouche aux trop nombreux guignols dont il a été un peu question plus haut et qui monopolisent les gigantesques castelets de l'art officiel. Mais je me suis renseigné un peu, depuis, auprès de militaires, et j'ai appris que, alors que l'avant-garde est faite pour tuer un maximum de gens, l'arrière-garde vient ensuite pour réparer les dégâts, soigner et soulager les blessés, sauver ce qui peut l'être. Et bien, c'est exactement cela, ton art, même si ça peut sembler un peu paradoxal à première vue. Comme je l'ai déjà écrit ailleurs, lors de ta dernière exposition à la galerie Vanuxem en 1995, ton œuvre en apparence si noire, mais comme l'est "L'œuvre au noir" des alchimistes, nécessaire à la transmutation, d'aspect si dure, forcenée même, n'est ni désespérée ni désespérante. Tout au contraire, elle est complètement tonique, souvent très humoristique -surtout par les titres qui ont une grande importance- et enfin, au sens plein du mot enthousiasmante, ce qui signifie étymologiquement "ce qui porte en Dieu". Un peu comme celle, littéraire celle-ci, de Cioran, qu'on n'aurait pu surnommer; à la façon de Bobby Lapointe "l'ami-santhrope", tant d'un côté il méprisait l'humanité de s'accommoder de la limitation, si ce n'est même de l'infirmité, de sa condition, mais tant par ailleurs, il savait déployer pour tous des trésors de générosité, d'attention, d'écoute et de compassion. Oui, je crois que tu étais un peu comme cela et que tes œuvres peuvent faire beaucoup de bien à qui les regarde un peu au-delà de leur surface, un peu plus longtemps qu'un premier regard simplement paniqué. Je concluais cette préface citée plus haut en écrivant : En ces temps de consensus mou et de politically correct , il faut avoir reconnaissance à quelques artistes et poètes de rappeler la sainteté de la colère. Et qu'elle est une voie, parfois hélas la seule, vers la sérénité.

Cette sérénité, ton œuvre, que je ne puis mieux qualifier en un mot que par celui de stridente (selon le petit Robert : ce qui est à la fois aigu et intense), semblait y atteindre, y tendre indéniablement en tout cas vers les trois dernières années, où tu es allé de peintures très sombres et sobres, mais toutes de plus en plus explicitement sacrales, à une ultime toile presque blanche, et dont seule la lumière était implacable. Cet implacable que tu as su exprimer comme personne.

Tu allais vers la lumière. Mais l'amer destin en a décidé autrement. Mais....

Toute ton œuvre, particulièrement tes dessins, constituent le livre de bord quotidien du skipper d'un bateau ivre naviguant tant bien que mal dans les quarantièmes rugissants, puis dans les cinquantièmes hurlants.

Tout laisse à penser que tu n'étais pas loin d'atteindre l'éclat immaculé de la banquise.

Et puis, dans une autre manière de dire les choses, ton travail fut aussi une longue guerre.  
"L'homme de connaissance est un guerrier", enseignait un chaman yaqui à l'ethnologue Castaneda. Et tu as été un guerrier. J'en possède l'irréfutable preuve. Tu m'as envoyé un jour une de tes palettes accompagnée d'une lettre en post-scriptum de laquelle tu m'écrivais, à son propos : Ne dirait-on pas un bouclier ...contre la mort.  
(je pense que la palette et la lettre figureront dans l'exposition).  
Alors, en apparence du moins, c'est peut-être la mort qui a gagné, comme elle gagne toujours d'ailleurs, (mais "Mort, où es ta victoire ?" demandait Saint Paul).  
Quoiqu'il en soit, tu es mort en guerrier, en combattant, en croisé contre le tragique.  
Alors, béni sois-tu l'artiste! Et puisses-tu nous donner ta bénédiction de maudit. Je t'embrasse sur les yeux d'un de tes dessins.

Gérard BARRIERE  
Le 16 août 2002